

JEAN DE LÉRY

*Histoire d'un voyage  
faict en la terre du Bresil  
1578*

2<sup>e</sup> édition, 1580

TEXTE ÉTABLI, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ PAR FRANK LESTRINGANT

*Précédé d'un entretien avec Claude Lévi-Strauss*

LE LIVRE DE POCHE  
*Classiques*

Professeur à la Sorbonne, Frank Lestringant est spécialiste de littérature française du XVI<sup>e</sup> siècle, mais aussi de Musset auquel il a consacré une biographie (Flammarion, 1999) et dont il a édité plusieurs œuvres au Livre de Poche.

© Librairie Générale Française, 1994, pour l'entretien,  
la préface et les notes.

ISBN : 978-2-253-90707-7 - 1<sup>re</sup> publication - LGF

SUR JEAN DE LÉRY  
Entretien avec Claude LÉVI-STRAUSS

— *Dans Tristes Tropiques, lorsque vous rapportez votre découverte de Rio de Janeiro, un jour de mars 1935, l'une de vos premières pensées s'adresse à Jean de Léry. Il me semble même que vous l'évoquez avec soulagement, comme si la lecture de son livre vous avait réconforté. « Je foule l'Avenida Rio-Branco, écrivez-vous, où s'élevaient jadis les villages Tupinamba, mais j'ai dans ma poche Jean de Léry, bréviaire de l'ethnologue. » Puis, au long de plusieurs pages, vous racontez l'aventure brésilienne de Jean de Léry, l'épisode de Villegagnon, et vous concluez en qualifiant l'Histoire d'un Voyage faict en la Terre du Bresil de « chef-d'œuvre de la littérature ethnographique ». Vous êtes assez précis sur le contenu même du texte ; en revanche vous ne donnez aucune indication sur la manière dont vous avez été amené à le découvrir. Hasard ? Lecture d'un autre livre renvoyant à lui ? Conseil d'un ami ou d'un maître ?*

— Honnêtement, je ne sais plus...

— *Vrai de vrai ?*

— Je vous assure.

— *Ça n'est pas la réminiscence d'une lecture ? Par exemple un souvenir des pages que Montaigne consacre aux Cannibales ?*

— Montaigne ? Certainement pas. Comme vous le savez, il ne cite jamais le nom de Jean de Léry. Il aurait donc

fallu que je dispose d'une édition savante, sérieusement annotée. A l'époque, je lisais les *Essais* dans une édition ordinaire. Non, j'ai vraiment oublié. Mais c'est normal, et vous allez comprendre pourquoi. En 1934, décidé à me lancer dans le travail ethnographique, j'avais demandé à partir pour faire du terrain... sans fixer de destination particulière. On m'aurait proposé la Nouvelle Calédonie ou l'Afrique, j'aurais accepté. Le hasard a voulu que ce soit le Brésil, un pays dont je ne connaissais rien. J'ai donc rassemblé de la documentation, et comme j'ai toujours eu un goût marqué pour les commencements, j'ai voulu savoir ce qu'il en était de son histoire, de sa découverte et des péripéties de la colonisation. Probablement est-ce à cette occasion, tandis que j'entreprenais mes premières recherches à la bibliothèque du Musée de l'Homme, que j'ai trouvé une référence à Léry et que je me suis mis à le lire.

— *Donc ce n'est pas un événement notable qui vous porte à cette découverte ? Juste la banale préparation d'une documentation...*

— Exactement.

— *Comment comprendre votre formule : « Jean de Léry, bréviaire de l'ethnologue » ? Vous voulez dire qu'il éduque le regard ? Qu'il apprend à voir autrement les êtres et les choses ?*

— Ce livre est beaucoup plus et beaucoup mieux que cela. Que demande-t-on à l'ethnologue qui est allé sur le terrain ? De nous rendre vivants des êtres et perceptibles des choses qui sont à des milliers de kilomètres. Qu'il dise, comme dans la fable : « J'étais là, telle chose m'advint. Vous y croiriez être vous-même. » Eh bien, avec Léry c'est encore plus extraordinaire ! Non seulement ce qu'il décrit se situe à dix mille kilomètres de la France, mais le témoignage date d'il y a quatre cents ans. Quatre siècles ! Vous imaginez ? C'est comme de la sorcellerie. Tout à coup, Léry fait revivre au présent et devant nos yeux un formidable spectacle. A travers son texte, nous découvrons les côtes du Brésil, la baie de la « France Antarctique », qui est aujourd'hui celle de Rio de Janeiro : faune,

flore, indigènes, rien ne manque. On y est. Et ce qui immédiatement enchante et séduit, par rapport aux ouvrages d'un André Thevet, par exemple, c'est la fraîcheur du regard de Léry.

— *N'avez-vous pas été intrigué, ou pour dire les choses autrement, ne vous êtes-vous pas interrogé sur les secrets de fabrication de l'Histoire d'un voyage ?*

— En effet, c'est un texte qui pose de nombreux problèmes et qui m'en a posé tout au long de ma vie. Le livre, mais aussi Léry. Ce que je vais vous dire vous paraîtra peut-être présomptueux, je vous prie de m'en excuser, mais j'ai l'impression d'une connivence, d'un parallélisme, entre l'existence de Léry et la mienne. Je l'ai ressenti, dès le début, et cela n'a fait que se développer au fil des années. Léry part pour le Brésil à vingt-deux ou vingt-trois ans ; j'en ai vingt-six quand j'entreprends le même voyage. Léry attend dix-huit ans avant de rédiger son *Voyage* ; j'en attends quinze avant d'écrire *Tristes Tropiques*. Dans l'intervalle, pendant ces dix-huit années pour Léry, ces quinze pour moi, que s'est-il passé ? Pour Léry : les guerres de Religion, les désordres de Lyon, de la Charité-sur-Loire, le siège de Sancerre — qu'il a vécu et sur lequel il a écrit un livre. Et pour moi : la Seconde Guerre mondiale, également la fuite devant les persécutions. Prenez les choses un peu plus tard : Léry termine sa vie comme pasteur à Vufflens, dans le pays de Vaud. Or Vufflens, c'est le château de la famille Saussure, et vous n'êtes pas sans savoir le rôle joué au xx<sup>e</sup> siècle par Ferdinand de Saussure, ni l'influence considérable qu'il a exercée sur moi. Sans compter que, par la suite, j'ai été lié avec Raymond de Saussure, son fils. Enfin, lorsque il y a trente ans, ma femme et moi cherchions une maison de campagne, nous en visitâmes des dizaines dans toute la France, pour finalement nous arrêter sur une en Bourgogne du nord. L'idée ne m'avait pas traversé alors qu'elle était proche de La Margelle, paroisse natale de Léry, où d'ailleurs existe un hameau portant son nom... Je vous laisse imaginer ce que les surréalistes auraient pu tirer de telles coïncidences. Pour ma part, et vous comprenez

pourquoi, j'ai constamment senti se développer une intimité avec Léry.

— *Étranges rapprochements, en effet. L'ombre de Léry vous aura poursuivi toute votre existence. Mais revenons à ma question, si vous le voulez bien : la fabrication du livre. A votre avis, Léry a-t-il tenu des carnets, consignés de manière méthodique ce qu'il voyait et entendait ? C'est ce que fait l'ethnologue. C'est ce que vous avez fait vous-même. Non ?*

— A cette différence près que mes carnets sont informés. Je suis horrifié de voir à quel point ils étaient mal tenus.

— *Oui, mais grâce à eux vous avez écrit Tristes Tropiques. La matière y était. Dense et abondante.*

— Un magma, vous voulez dire. Il a fallu que je fasse un effort considérable pour le débrouiller.

— *Alors Léry, comment procède-t-il ?*

— Je l'ignore. Peut-être les exégètes ont-ils la réponse. Il faut demander à Frank Lestringant : c'est le meilleur aujourd'hui. Mais je ne crois pas que l'on ait retrouvé ces archives de Léry.

— *Et que dire sur la façon dont est construit le Voyage ?*

— Qu'il est on ne peut plus moderne. Construit comme une monographie d'un ethnographe contemporain : le milieu, la vie matérielle, la nourriture, la préparation des aliments, les relations de famille, les mariages, les croyances religieuses... Je l'ai déjà écrit, je le répète : il s'agit vraiment là du premier modèle d'une monographie d'ethnologue.

— *D'où un second mystère : qu'est-ce qui, dans l'histoire de Léry, son passé, sa formation, le préparait à inventer une telle méthodologie ?*

— Rien, certainement, dans sa formation. Il était cordonnier quand il fit son voyage. Devint pasteur ensuite. Non, je ne vois pas ce qui aurait pu le préparer. A mon sens, pourtant, deux éléments sont intervenus. D'abord, il y a eu chez lui une sorte de révélation du terrain. Il a su s'émerveiller des choses inouïes. Précisons toutefois qu'à l'époque où il aborde aux rivages du Brésil, c'est-à-dire en mars 1557, cela fait déjà une bonne cinquantaine d'années que la région est visitée par intermittence, que des originaux

venus d'Europe y ont pris racine, prêts à servir de truchements. Ainsi, à travers des témoignages répétés, où ont surnagé des points essentiels et des vérités communes, s'est peu à peu constituée une *vulgate* brésilienne. Thevet en est l'exemple type : le texte qu'il publie est bourré d'informations, bien qu'il n'ait passé que dix semaines au Brésil. Ce qui n'aurait pas été possible sans des intermédiaires.

— *Voilà pour le premier élément...*

— Oui. Et le second est le regard de Léry : rien de ce qu'il entend ni de ce qu'on lui raconte ne lui gâche l'œil, si je puis dire. C'est proprement extraordinaire. Il conserve intacte sa capacité de voir et, j'imagine, l'utilise pour contrôler ce que disent de rares interprètes, qui savent énormément de choses, mais n'ont pas nécessairement le souci de la véracité.

— *Selon vous, est-ce à cause de ce manque de vérification qu'il polémiquait avec Thevet et critique certains de ses propos en affirmant qu'ils sont fantaisistes ? Ce qui, indirectement, revient à taxer Thevet d'avoir pris pour argent comptant tout ce qu'on lui racontait, non ?*

— Reconnaissons que Thevet, en dépit de ses vantardises, disposait d'un bon stock d'informations. Et, aussi pesante que soit sa littérature — il ne faut pas oublier que des « nègres » travaillaient pour lui et qu'il avait l'ambition de connaître l'univers entier à partir de quelques voyages effectués en Orient et dix semaines au Brésil —, elle a été et demeure précieuse. Cela posé, on a dit, et même écrit, à propos de la polémique ayant opposé les deux hommes, que Léry avait plagié Thevet et que c'est pour cette raison qu'il l'avait ensuite critiqué de façon si véhémence... La thèse est absurde ! Sur place, les deux hommes ont recueilli les mêmes informations, et pas seulement par observation directe, ils ont aussi, comme je l'ai dit, bénéficié du témoignage de ceux qui étaient installés là. Du coup, la différence entre les deux hommes, entre les deux visions qu'ils proposent, vient de l'œil de Léry : à l'instar de l'ethnologue, il a fait passer ses expériences avant les informations de seconde main qu'il recueillait.

— Au début de son livre, Jean de Léry propose au lecteur un exposé doctrinal assez long sur le « bien-penser » religieux. Comment l'interpréter ? Est-ce qu'il veut donner à son propos son poids de vérité incontestable ? Des fondations théoriques irrécusables ? Une sorte de scientificité...

— Considérez plutôt le contraste qui existe chez lui. Il est protestant, il sera pasteur et, à ses yeux, les Indiens n'ont aucune chance : ils sont définitivement perdus et ne retrouveront jamais leur humanité. Pas de salut pour eux. C'est chez lui une conviction arrêtée. Pourtant ils le fascinent et, sa vie durant, il répétera : « Comme j'aimerais mieux être parmi mes sauvages ! »

— En effet, je suis frappé de constater qu'à aucun endroit dans son texte, Léry ne profère de condamnation morale des Indiens. Même lorsqu'il décrit les scènes d'anthropophagie dont il a été le témoin : il le fait avec un luxe de détails inouï, expliquant par le menu les techniques de préparation des corps, comment on les découpe, comment on les fait cuire, comment ils sont « boucanés »... La seule remarque qu'il concède, vers la fin du chapitre consacré aux mœurs anthropophages, est une courte appréciation : tous ces actes, dit-il, manifestent la « cruauté des sauvages envers leurs ennemis », et il ajoute qu'il en a assez dit « pour faire avoir horreur et dresser à chacun les cheveux en la tête ».

— Oui, mais il conclut aussi par un parallèle avec les mœurs des civilisés dont il ressort que ceux-ci sont capables de monstruosité équivalentes, sinon plus grandes. Dans la dernière partie de ce chapitre sur l'anthropophagie, il rappelle les massacres qui se déroulèrent en France, en 1572 — le 24 août, ce fut la Saint-Barthélemy —, et les violences de toutes sortes exercées contre les protestants à Paris, à Lyon, à Auxerre... Partout, les actes de barbarie ont été plus terribles encore que ceux dont il avait été témoin chez les Indiens : à Lyon, raconte-t-il, on vendit aux enchères de la graisse prélevée sur les cadavres des protestants ; à Auxerre, c'est le cœur d'un certain Cœur de Roi qui est arraché, découpé en morceaux et grillé sur

la braise. Néanmoins, pour Léry, le critère de l'anthropophagie est radical : il est la preuve que le divorce entre les Indiens et Dieu est sans recours.

— Pensez-vous que c'est à partir de Léry que va se constituer le mythe du « bon sauvage » qui culminera ensuite avec la philosophie des Lumières ?

— Je crois que vous accordez à Léry une importance trop directe. Son livre a eu du succès, il a été beaucoup lu — de son vivant, il a connu au moins cinq éditions successives, ce qui pour l'époque est considérable —, mais c'est surtout à travers Montaigne que s'exerça son influence. Et puis, le mythe du « bon sauvage » n'est pas tout d'une pièce. Même dans la philosophie des Lumières : vous le trouvez chez Diderot, pas chez Rousseau. C'est plus net dans les pays Anglo-Saxons. Aux États-Unis, le « noble sauvage » a été, chez certains, une véritable idéologie.

— Revenons au livre de Léry, à la question de sa méthodologie.

— Sur ce point, ce sont les historiens des idées du XVI<sup>e</sup> qui pourraient vous répondre. Je n'aperçois pas de méthodologie précise. Léry invente. Improvise. Le secret, c'est qu'il s'est mis dans la peau des Indiens.

— Pourtant, dans les récits de voyage de la même époque, comme dans ceux qui viendront après, on ne retrouve pas un systématisme comparable.

— Je me demande si vous ne posez pas là un problème qui n'est pas celui de Léry mais qui est le problème du XVI<sup>e</sup> siècle tout entier. A savoir qu'il y a chez des gens comme Rabelais ou Montaigne une merveilleuse fraîcheur du regard qui va disparaître ensuite.

— Fraîcheur du regard : vous avez recours à cette expression pour la seconde fois. Expliquez-moi ce qu'elle signifie.

— Un peu ce qui se passera en peinture avec les impressionnistes : le pouvoir d'appréhender dans leur vérité les êtres et les choses en ignorant ou en rejetant les conventions.

— Vous ne lui accordez pas un autre sens ? L'idée d'un

regard originel. Le premier regard à se poser sur une réalité ignorée jusque-là ?

— Pas du tout.

— C'est l'ambition de tout ethnologue, non ? Être le premier à voir...

— Je vous assure que non. D'ailleurs l'ethnologue ne rêve pas nécessairement d'être le premier.

— En tout cas vous, vous y rêvez. Au début de *Tristes Tropiques* vous avez une bouffée de nostalgie et vous vous demandez s'il n'aurait pas mieux valu que vous arriviez avec le regard de Léry. Pour moi c'est l'aveu d'un désir frustré : ne pas avoir été parmi les premiers à voir la chose dans son état naturel, primitif, c'est-à-dire avant que les hommes et la nature d'un lieu n'aient été marqués par les influences extérieures, par d'autres civilisations. Toujours dans *Tristes Tropiques*, mais cette fois beaucoup plus loin dans le texte, vous affirmez qu'« il n'y a pas de perspective plus exaltante pour l'ethnologue que celle d'être le premier Blanc à pénétrer dans une communauté indigène ».

— Ne soyez pas trop systématique et distinguez les effets de rhétorique des principes de méthode. Chez les ethnologues existent des tempéraments différents. Prenez Margaret Mead. Nous étions très amis, et cependant nos attitudes étaient à l'opposé. Elle était immergée dans le présent. La recherche des commencements l'intéressait dans la mesure où elle pouvait éclairer les problèmes de notre temps. Alors que pour moi, c'est l'occasion de m'évader du présent. Vous savez : le fait d'être ou pas le premier à voir telle ou telle communauté indienne n'est pas un vrai souci pour l'ethnologue. Ce que nous observons est un état donné, à un moment donné. J'en veux pour exemple les travaux actuels de Anna Roosevelt, une archéologue américaine. Elle est en train d'accumuler les preuves qui montrent que tout le bassin amazonien était, lors de sa découverte, le siège de civilisations florissantes. En particulier, l'art de la céramique, que l'on croyait originaire de l'Équateur ou du Pérou, existait là bien plus tôt. Des villes s'étendaient sur plusieurs kilomètres et rassemblaient des dizaines de milliers d'habitants, là où nous ne trouvons

plus que des petits groupes de cent ou deux cents personnes...

— Votre attachement à Léry, en dehors des étonnantes coïncidences dont vous m'avez parlé au début, en quoi consiste-t-il encore ? C'est le plaisir du texte, de la lecture ?

— C'est le sentiment que, lors de mes voyages chez les Indiens, j'ai retrouvé non seulement des choses, mais un climat, une forme de contact qui déjà existaient il y a plusieurs siècles. Ainsi, à l'occasion d'un séjour à Rio, les gens du Musée National m'ont conduit au fond de la baie où l'on venait juste de découvrir un site indien. A cette époque, la vie urbaine ne s'étendait pas très loin : l'endroit était vierge de toute habitation. Sur place, il y avait quelques restes, des tessons de poteries, et même un vase entier. En les contemplant, je me disais que j'étais peut-être le premier à revenir là depuis le temps de Léry, à fouler un sol sur lequel il avait peut-être marché. Tout est dans cette émotion, dans ce sentiment qui m'a furtivement traversé : la lecture de Léry m'aide à m'échapper de mon siècle, à reprendre contact avec ce que j'appellerai une « sur-réalité » — qui n'est pas celle dont parlent les surréalistes : une réalité plus réelle encore que celle dont j'ai été le témoin. Léry a vu des choses qui n'ont pas de prix, parce que c'était la première fois qu'on les voyait et que c'était il y a quatre cents ans.

— Quels conseils donneriez-vous pour lire Léry ? Doit-on aborder son texte comme un document d'ethnologie ou comme de la littérature ?

— Le livre est un enchantement. C'est de la littérature. Qu'on laisse l'ethnologie aux ethnologues et que le public lise *l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* comme une grande œuvre littéraire. Et aussi comme un extraordinaire roman d'aventures. Faites le bilan de ce que raconte Léry : pendant un an et demi, ça n'arrête pas. Au cours du voyage aller, qui dure près de trois mois, ce ne sont que tempêtes, arraisonnements, canonnades, pillages. Au retour, c'est plus terrible encore : cinq mois de traversée, durant lesquels on frise le naufrage à plusieurs reprises, des brèches se sont ouvertes dans la coque du

navire qu'il est impossible de colmater, un incendie ravage le pont et détruit voiles et filins, la révolte gronde chez les marins, le pilote se trompe de route, les tempêtes se multiplient, enfin, pour couronner le tout, les vivres finissent par manquer et une famine terrifiante décime l'équipage. Quant au séjour brésilien, le témoignage émerveillé de Léry vaut les plus folles aventures. A cela, j'ajouterai encore une question, parce que l'idée me poursuit depuis des années — je l'avais déjà suggérée dans *Tristes Tropiques* : comment se fait-il que personne, à ce jour, n'ait songé à tourner le grand film que mérite l'aventure de Villegagnon telle que Léry l'a racontée ? C'est une histoire passionnante, avec tous les ingrédients de l'épopée : des péripéties dramatiques, des paysages grandioses, des personnages fascinants, tout y est.

- Vous écririez le scénario ?
- Pas tout seul.
- Mais vous y collaboreriez ?
- Avec joie, si on me le demandait.

(Propos recueillis par Dominique-Antoine Grisoni.)

## PRÉFACE

## LÉRY OU LE RIRE DE L'INDIEN

*A la mémoire de Michel de Certeau.*

Le Cannibale aime rire. C'est cette évidence insolite que l'*Histoire d'un voyage* fait partager à son lecteur. Du rire de l'Indien, dont il est presque toujours complice, Jean de Léry offre cent exemples. Le caquet de leurs hôtes européens pendant les repas (ch. IX, p. 251), le gros orteil de l'auteur mordu la nuit par un vampire et son hamac trempé de sang au réveil (ch. XI, p. 289), une pirogue renversée en pleine mer et l'inquiétude des Français se portant à son secours à force d'avirons (ch. XII, p. 300), une dinde et autres volailles tournant à la broche (ch. XV, p. 365), tout est prétexte pour les Cannibales à rire et à gaudisserie.

Des Indiens du Brésil, coutumiers de s'éjouir, boire et danser en leurs villages, Léry affirme à plusieurs reprises que c'est un « peuple fuyant mélancolie », comme si toute l'amertume du monde était renfermée dans la vieille Europe du déclin du XVI<sup>e</sup> siècle, bientôt ravagée par les guerres dites de religion, et comme s'il suffisait de franchir l'océan pour échapper à ce glissement général vers le gouffre, dont la conscience aiguë hante les contemporains de Montaigne et d'Agrippa d'Aubigné. Ce n'est pas seulement que le Nouveau Monde soit à ses yeux, pour reprendre une célèbre formule des *Essais*, ce « monde enfant » que l'on considère,

sera le berceau de la famille de Saussure, et pour finir à L'Isle et Montricher, où il meurt de la peste en 1613.

THEVET ET LÉRY :  
DE L'INVENTAIRE À L'AVENTURE

L'*Histoire d'un voyage* ne serait pas telle, elle n'aurait ni cette verve ni cette profondeur insolemment subjectives sans le précédent que constituent *Les Singularitez de la France Antarctique* d'André Thevet, ouvrage abondamment illustré publié en 1557 et dont les liminaires renferment les Odes de deux des plus illustres poètes de la Pléiade, Jean Dorat et Etienne Jodelle. C'est devenu un exercice rhétorique obligé que d'opposer les deux hommes et les deux œuvres. Au départ, pourtant, Thevet et Léry ont en commun d'humbles origines. Le premier, né en 1516 et mort en 1592, est le cadet d'une famille de chirurgiens-barbiers d'Angoulême. Quant à Léry, son métier de cordonnier ne le prédisposait certes pas à devenir l'un des porte-parole les plus éloquents du parti huguenot. Mais à partir de cet ancrage social similaire les destins divergent. Thevet doit à sa robe de franciscain une carrière tardive, mais foudroyante, qui le fait entrer dans la clientèle de Catherine de Médicis et des derniers Valois. Quant à Léry, c'est la prise de conscience de sa vocation qui confère à sa vie un tour exceptionnel : huguenot exilé au Brésil, puis en Suisse romande, où il finira ses jours, il traverse les guerres de Religion dans sa province natale de Bourgogne, y exerçant la périlleuse charge de pasteur de l'Eglise réformée.

Si l'on place en vis-à-vis les *Singularitez* et l'*Histoire*, publiées à vingt années d'intervalle, on s'aperçoit que les deux ouvrages combinent en des proportions inverses l'*aventure* et l'*inventaire*, ces deux composantes fondamentales de tout récit d'itinéraire. L'*aventure* enveloppe l'*inventaire*, lui donnant sens et dynamisme, mais de façon très lâche chez Thevet, de manière beaucoup plus nécessaire et récurrente chez Léry. Le pluriel du titre de Thevet est de lui-même tout un programme. L'*inventaire* des singularités

du Brésil apparaît plutôt désordonné : c'est un pêle-mêle de merveilles, où les richesses naturelles sont mêlées aux traits culturels, où les Amazones légendaires cohabitent avec les très réels Indiens anthropophages. Le catalogue est ordonné au contraire de manière systématique chez Léry, qui commence par un portrait en pied des Tupinambas, poursuit par la flore, la faune et les mœurs des Brésiliens, chaque chapitre découpant à l'intérieur du savoir exotique une région bien délimitée : « grosses racines et gros mil » (ch. IX) ; « animaux, venaisons, gros lézards, serpents et autres bêtes monstrueuses de l'Amérique » (ch. X) ; « oiseaux..., chauves-souris, abeilles, mouches, mouchillons et autres vermines étranges » (ch. XI) ; « d'aucuns poissons plus communs » (ch. XII), etc.

En outre cet inventaire est chez Léry fortement encadré par la narration. L'*aventure* personnelle soude en chaque point de l'*Histoire* les données éparées de la description. Léry a l'art d'introduire dans ses énumérations telle anecdote ou tel souvenir, qui donne à l'exposé le plus technique le parfum indéfinissable de la chose vue. S'agit-il de dresser l'inventaire des « arbres, herbes, racines et fruits exquis que produit la terre du Brésil » ? Il sera question de la mésaventure survenue à l'« un de notre compagnie », qui, croyant blanchir les chemises en mêlant à la lessive des cendres de *pau brasil*, les retrouva teintées d'une couleur rouge indélébile. Le même chapitre de botanique renferme, toujours à propos du bois de braise, le « colloque de l'auteur et d'un sauvage », où, deux siècles avant Diderot, l'Européen est vilipendé pour sa folle cupidité. De fait l'appât d'un gain illusoire lui fait abandonner femme et enfants pour courir les mers au péril de sa vie et, qui plus est, au mépris de son salut. Sur le sujet non moins austère des racines et céréales, Léry évoque la curieuse expérience à laquelle lui-même et ses compagnons se sont livrés pour confectionner « d'une plus honnête façon » le *caouin* ou bière de manioc et de mil. Dégustés en effet par la méthode indigène, qui recourt à la salive des femmes comme agent de fermentation, les Français ont tenté de lui substituer une autre technique, en portant

la mixture à ébullition : mais le résultat ne répondant pas à leur attente, ils adoptent sans plus de réticence la recette « sauvage ».

Les deux livres s'opposent en fait dès le premier stade de leur gestation. Les *Singularitez* de Thevet sont une œuvre collective, un bricolage textuel où plusieurs mains sont repérables : le libraire Ambroise de la Porte, l'helléniste Mathurin Héret eurent sans doute une plus grande part à sa rédaction que l'auteur officiel, dont le nom seul figure sur la page de titre. D'où un procès pour paternité littéraire, où Thevet, grâce à ses hautes protections, obtint de justesse gain de cause. Au contraire Léry fait œuvre solitaire. S'il se souvient en plus d'une page des écrits antérieurs de Thevet, l'histoire d'une subjectivité tend à unifier dans une même pâte narrative la disparité des ingrédients et des emprunts.

Mais la différence principale réside peut-être ailleurs : les *Singularitez* sont un florilège prélevé sur un corpus plus abondant, dont les matériaux seront progressivement révélés dans les ouvrages postérieurs de Thevet : la *Cosmographie universelle* de 1575, et surtout ses deux dernières œuvres demeurées manuscrites, l'*Histoire de deux voyages aux Indes australes et occidentales* et *Le Grand Insulaire et pilotage*. Les scribes Ambroise de La Porte et Mathurin Héret ont donc procédé à un travail de soustraction et de sélection. En d'autres termes les *Singularitez* offrent l'équivalent d'un « digest » de lecture rapide et agréable. « Voilà, conclut Thevet à la fin de sa description du Brésil, ce qu'avons voulu réduire assez sommairement, après avoir observé les choses les plus singulières qu'avons connues par-delà, dont nous pourrons quelquefois écrire plus amplement » (*SFA*, ch. 58, f. 115-116). Pierre d'attente en vue du plus grand œuvre, *Les Singularitez* sont « composées de diverses matières », tant il est vrai que l'esprit humain est « semblable aux terres qui demandent diversité et mutation de semences » (*CL*, p. 5).

A l'inverse l'*Histoire d'un voyage* de Léry apparaît comme le résultat d'une amplification. Son progrès, au fil des cinq éditions successives publiées du vivant de l'auteur,

va dans le même sens. Plutôt qu'une paraphrase, qui répéterait le texte premier de Thevet, c'est une périphrase qui l'enveloppe de toutes parts. D'où le caractère plus littéraire de l'*Histoire* de Léry, qui serait à cet égard le commentaire romancé de l'ouvrage, absent en son centre, des *Singularitez* — ou plutôt de sa version augmentée, contenue au livre XXI de la *Cosmographie universelle* de 1575. Léry exige plus de son lecteur que ne le faisait Thevet : au lieu de lui proposer un passe-temps mêlé de divers jeux et sujets, il lui impose l'ordre d'une démonstration — ordre complexe où le discours ne cesse de revenir sur son propre cheminement, multipliant les incises et les corrections. Cet appareil critique, en quelque sorte intégré à l'œuvre, va constamment s'enrichir, se nuancer, mais aussi s'alourdir, jusqu'à la mort de Léry.

En définitive la genèse des deux textes indique qu'ils se rattachent respectivement à deux genres hétérogènes : la glose, au sens où le terme peut s'appliquer aux *Essais* de Montaigne, et l'on sait que Léry a pu être qualifié de « Montaigne des voyageurs », et l'anthologie.

#### RÉMANENCE DU SAUVAGE

Ultime opposition, et sans doute la plus fondamentale, cette fois en considération de l'avenir : publiées alors que l'expérience coloniale suit son cours, *Les Singularitez* sont une sorte de prospectus luxueux et comme telles constituent un texte d'anticipation. Au rebours de cette vision prospective, l'*Histoire d'un voyage*, de vingt ans plus tardive et postérieure à l'abandon de la France Antarctique, est un texte nostalgique, fondé sur le regret et le remords, tout comme la littérature ethnologique, qu'elle crée en quelque manière.

La vision des lointains est restituée par Léry dans ses moindres composantes sensibles. La narration abonde en phénomènes de mémoire involontaire, d'origine olfactive, gustative ou auditive. L'odeur d'amidon du manioc râpé transporte soudain le Brésil et ses fêtes dans la campagne bourguignonne des jours de lessive — et c'est, sur le mode

sauvage, l'humble et rustique ancêtre de la madeleine de Proust. Les parfums entêtants de la forêt tropicale, la lancinante mélodie des danseurs produisent de la même manière le miracle d'une présence intacte. En dépit de ces réminiscences qui paraissent en suspendre la ruine inéluctable, l'Eden brésilien n'en est pas moins menacé à terme. Cette précarité en fait tout le prix. Elle en rehausse la saveur. L'ambiguïté d'une telle attitude éclate dans l'aveu final du narrateur : « Je regrette souvent que je ne suis parmi les sauvages » (ch. XXI, p. 508). C'est l'exil qui fonde la beauté du sauvage ; c'est sa mort virtuelle et, au-delà, sa damnation probable qui le rendent désirable. Vingt années exactement séparent le séjour brésilien de Léry de la publication de son témoignage : vingt années remplies par le fracas des guerres civiles et les vicissitudes d'une carrière pastorale dans une France déchirée entre protestants et catholiques. *L'Histoire d'un voyage* ne serait pas empreinte de cette magie communicative s'il n'y avait, formant écran entre le tableau enchanté du Brésil et le narrateur, la hantise des guerres de Religion et de leurs atrocités récentes. De même la Seconde Guerre mondiale et l'Holocauste s'interposent entre le séjour de Claude Lévi-Strauss au Brésil en 1940 et la parution en 1955 de *Tristes Tropiques*, ce voyage philosophique qui récrit Léry à travers Jean-Jacques Rousseau. Dix à douze ans d'intervalle seulement, mais emplis de quelle Apocalypse, approfondissent ici le deuil des origines radieuses.

En filigrane du spectacle d'une Nature déchue sans doute, mais presque intacte encore, se perçoit la rémanence d'une barbarie sans nom, pire incomparablement que celle des prétendus sauvages. Dans le chapitre XV, consacré à l'anthropophagie des Tupinamba et sans cesse augmenté au fil des éditions successives de *l'Histoire*, Léry dresse en vis-à-vis, comme les deux pans d'un diptyque, le tableau de cette cuisine rituelle et celui des horreurs commises en France, où il est arrivé qu'une vengeance perverse conduise au crime de cannibalisme.

Tout l'effort de ce texte rétrospectif est en définitive de conjurer l'éloignement inéluctable d'origines de toute

manière perdues : la Chute d'Adam n'en finit pas de produire ses conséquences dévastatrices, et la catastrophe de la Conquête espagnole en est l'ultime confirmation. Car sur le paysage des origines plane l'Ange de l'Apocalypse, déjà venu visiter les Indiens en des temps antérieurs, comme en témoigne leur tradition orale (ch. XVI). Soumis à l'empire du péché originel, et se refusant au bénéfice de la grâce, les voilà donc promis à une perdition certaine. Ainsi donc, comme le croyaient déjà Christophe Colomb et les missionnaires franciscains du Mexique, comme le soulignait à son tour Bartolomé de Las Casas dans sa *Très Brève Relation de la destruction des Indes*, la Découverte de l'Amérique est pour Léry le signe d'un achèvement, que confirme à sa manière l'échec colonial de la France Antarctique. Dès lors le rire de l'Indien sonne de manière bien sinistre.

*L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* poursuivrait en ce sens un dessein guère moins ambitieux que celui de la *Recherche du temps perdu*. Car l'entreprise littéraire de Léry est en dernière instance d'ordre métaphysique. Elle voudrait retenir l'écoulement général du temps ; elle ambitionne une victoire sur l'empirement irrémédiable de l'Histoire universelle. Le recours si fréquent au procédé de l'*ekphrasis* — ces tableaux peints enchâssés dans la narration — pour représenter les Indiens en pied et dans les postures les plus variées, du défilé de mode à la gesticulation guerrière, tend à immobiliser ce glissement du Nouveau Monde et de ses habitants vers l'abîme. Plus durable que l'airain, l'écriture est précisément ce qui peut donner l'illusion d'un éternel présent. Elle donne à voir et à toucher du doigt ce qui, sans doute, par-delà les mers, est en train de disparaître à tout jamais.

Encore cette entreprise n'est-elle pas toujours couronnée de succès. Certes, par une sorte d'hallucination continuée, les Indiens, grands et petits, continuent de se représenter, en chair et en os, et dans leurs moindres attitudes, à l'entendement du voyageur. « Il m'est avis, dit Léry, que je les vois toujours devant mes yeux. » Mais il a beau entretenir en lui ce mirage né de la volonté, il a beau

nourrir cette rémanence visuelle de toute sa nostalgie et de toutes les déceptions présentes, force lui est d'avouer qu'« à cause de leurs gestes et contenance du tout dissemblables des nôtres, il est malaisé de les bien représenter, ni par écrit, ni même par peinture » (ch. VIII, p. 234). En dépit des efforts de l'écrivain, la perte de l'autre, cette perte amoureuse aggravée par la distance, est irrémédiable. Il appartient à l'autobiographie d'accomplir le lent travail du deuil et de joindre à ce rite littéraire les raisons de la théologie.

Cependant Léry ne nie pas le processus historique, bien au contraire. Comme l'a montré Michel de Certeau, l'éloge de l'écriture — au double sens de technique de transmission du langage et de livres sacrés — permet à Léry de diviser l'humanité en deux. Les « peuples sans écriture », comme le disaient naguère encore les anthropologues, sont en conséquence non seulement privés d'histoire, mais de salut. Car ils n'ont par eux-mêmes nul accès aux vérités contenues dans la Bible. Or pour le calviniste rigoureux qu'est Jean de Léry, l'Écriture Sainte est l'unique truchement par lequel la Parole de Dieu se révèle au croyant sincère.

Il en est un autre sans doute : le Livre de la Nature largement ouvert aux yeux des simples et des enfants. Et Dieu sait si ce livre de plantes et d'arbres, de bêtes et d'oiseaux, étale à travers les étendues du Nouveau Monde ses pages les plus richement enluminées. Se souvenant de l'action de grâces du prophète au Psaume 104, Léry peut s'exclamer : « Heureux donc les peuples qui y habitent, s'ils connaissaient l'auteur et créateur de toutes ces choses ! » (ch. XIII, p. 335). Mais pas plus qu'ils ne savent entendre la voix des missives que les chrétiens s'adressent les uns aux autres, les Brésiliens ne sont à même de déchiffrer les caractères inscrits dans le paysage immense de leurs forêts et de leurs montagnes. C'est une humanité aveugle et nomade qui marche sans connaissance, fort éloignée de la vérité qui s'énonce pourtant sous ses pas, à chaque moment de son errance interminable.

De la condamnation morale que prononce chaque page de l'*Histoire d'un voyage* à l'encontre d'une Europe

abâtardie et persécutrice, oublieuse de la loi divine, ne résulte en effet aucun bénéfice direct pour les hommes du Nouveau Monde. Car l'échec spirituel est patent. Par le mauvais vouloir d'Indiens qui refusent d'abandonner le vieil homme pour embrasser l'Évangile, la mission est compromise dès avant l'abandon militaire de la France Antarctique du Brésil en mars 1560. C'est pour cette raison que Léry apparaît en définitive comme un anticolonialiste : l'Indien étant inconvertible, ainsi que l'échec de la colonie française du Brésil l'a montré, les Espagnols et les Portugais n'ont aucun droit à occuper ses terres sous prétexte d'évangélisation. A l'instar de ses coreligionnaires, Léry adhère sans restriction à la « leyenda negra » anti-espagnole, tirée par le parti huguenot des écrits du Dominicain Bartolomé de Las Casas. Léry peut alors dénoncer les horreurs commises au nom de la Croix. L'autre est protégé dans son intégrité physique, dans le moment même où il est écarté du rachat.

D'où le rejet qui frappe les Indiens au terme du chapitre XVI, de « ce qu'on peut appeler religion entre les sauvages Américains », et qui sanctionne *a contrario* l'élection des justes. L'admiration que Léry éprouve à leur endroit coexiste chez lui avec un pessimisme historique fondamental, qui exclut ces mêmes peuples du plan divin de la Rédemption. Il voit en effet en eux, à la suite de l'Espagnol Lopez de Gomara, « un peuple maudit et délaissé de Dieu » (ch. XVI, p. 420). C'est, à n'en pas douter, la descendance de Cham, celui de ses trois fils sur lequel Noé, au lendemain du Déluge, a jeté une malédiction éternelle. Face au spectacle des Brésiliens « visiblement et actuellement » tourmentés par le démon, Léry est confirmé dans sa foi, « ayant fort clairement connu en leurs personnes la différence qu'il y a entre ceux qui sont illuminés par le Saint-Esprit et par l'Écriture Sainte, et ceux qui sont abandonnés à leur sens et laissés en leur aveuglement » (p. 422-423). On ne saurait prononcer une ségrégation plus tranchée.

Ainsi donc l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* redouble la leçon du siège de Sancerre : elle circons-

crit une communauté d'élite, les quatorze « Genevois » de fraîche date, dont l'isolement aux extrémités de la terre habitée, parmi les plus sauvages de l'univers, souligne d'autant mieux un destin d'exception, scellé ici-bas et confirmé à la fin des temps. Un tel privilège incombe de toute évidence aux rares chrétiens authentiquement « réformés » de la France et de l'Europe, à ceux, en outre, qui ont préféré à leurs aises matérielles, si chéries des « Rabelistes » et autres pourceaux d'Epicure, le risque de la navigation lointaine et de l'engloutissement par les tempêtes du vaste monde.

Le miracle opéré par l'écriture ne vaut dès lors que pour les quelques privilégiés qui savent lire et savent entendre. A eux seuls revient d'ores et déjà le profit moral et spirituel que leur apporte l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* ; à eux seuls appartiendra la jouissance du royaume éternel. En ce sens le récit de Léry est une récitation. Il réitère, sur le mode personnel, le texte premier de la Bible. L'omniprésence des Psaumes et du livre de Job confère à cette odyssee au pays des Cannibales la dimension mythique d'une répétition. Béhémoth et Léviathan guettent les voyageurs au passage des solitudes atlantiques. Une rémanence de l'Eden perdu colore les forêts ensoleillées du Brésil, aux frondaisons remplies d'aras. Le déluge, dont l'écho lointain est parvenu jusqu'aux Indiens, en dépit de leur fâcheuse absence de mémoire, s'actualise dans les tempêtes de l'interminable retour vers la France et la hantise du naufrage qui guette les rescapés.

L'*Histoire d'un voyage* nous décrit en définitive le cheminement d'une rédemption. L'errance lointaine, au péril du corps et de l'âme, s'oriente, par-delà l'épreuve de la mort, en récit de vocation : à son retour en France, le jeune cordonnier curieux de nouveautés, passionné d'exotisme, deviendra pasteur de l'Eglise réformée. L'aventure se clôt par une action de grâces, tirée du cantique d'Anne, dans le livre de Samuel : « l'Eternel est celui qui fait mourir et fait vivre, qui fait descendre en la fosse et en fait remonter » (ch. XXII, p. 550). Mais cette résurrection ne vaut ici que pour la petite communauté des réfugiés, réunie autour de la clarté qui monte du livre, dans

le recueillement de la prière. Abandonné aux ténèbres extérieures, repoussé dans les profondeurs d'un continent dévasté par une Conquête brutale, l'Indien, décidément, représente la part du feu.

Avec lui la tentation de l'impossible retour vers l'Eden s'est manifestée une dernière fois à la conscience moderne, qui s'invente et se découvre dans ce texte fondateur, marqué par le travail du deuil. L'homme des origines, cet éternel revenant dont l'*Histoire d'un voyage* diagnostique l'état de mort paradoxale, n'a pas fini pour autant de hanter le discours de l'Occident. Les figures bibliques de l'enfant de Caïn et du fils de Cham vont être relayées bientôt par un avatar promis à un bel avenir, celui du Bon Sauvage des Philosophes. Jean de Léry sera beaucoup lu au siècle des Lumières : Bayle, Locke et plus tard Rousseau, Diderot et Raynal en feront, bien avant Claude Lévi-Strauss, leur « bréviaire ». A une époque où l'athéisme prétendu des peuples primitifs a cessé de faire peur, où son exemple peut au contraire servir d'allié occasionnel dans la lutte contre l'obscurantisme et l'intolérance, la peinture de l'homme de la Nature, une fois laïcisée et débarrassée de toute connotation péjorative, devient pleinement favorable. Réinventée par un XVIII<sup>e</sup> siècle qui ne croit plus guère au péché originel, l'image de l'Indien libre et nu brille d'une nouvelle jeunesse. Elle quitte alors l'Amérique pour les îles, et les rivages du Brésil pour les solitudes insulaires du Pacifique. Le Tahitien de Bougainville et de Diderot remplace le Tupinamba de Léry et de Montaigne. Comme lui, il pratique une hospitalité généreuse, jusqu'à offrir ses filles à l'étranger de passage. Ignorant les tabous pernicieux d'une civilisation cruelle et intolérante, et gardant intactes en lui les vertus originelles, il devient le double idéal et rêvé de l'Européen. A l'aube de la Révolution, il cristallise cette aspiration au renouvellement du vieil homme qui va bouleverser l'ancien monde.

Frank LESTRINGANT

m'objecte qu'ayant ci-dessus reprins Thevet, et maintenant condamnant encor ici quelques autres, je commets neanmoins moins moy-mesme telles fautes : si quelqu'un, di-je, trouva mauvais que, quand ci-apres je parleray de la façon de faire des sauvages (comme si je me voulois faire valloir) j'use si souvent de ceste façon de parler, Je vis, je trouvoy, cela m'advint, et choses semblables, je respectay qu'outre (ainsi que j'ay touché) que ce sont matieres de mon propre sujet, qu'encores, comme on dit, est-ce que j'ay parlé de science, c'est à dire de veuë et d'experience<sup>1</sup> : veuë diray des choses que nul n'a possible jamais remarquées avant que j'ay faict, moins s'en trouve-il rien par escrit. J'enten toutesfois, non pas de toute l'Amerique en general, mais seulement de l'endroit où j'ay demeuré environ un an<sup>3</sup> : assavoir sous le tropique de Capricorne entre les sauvages nommez *Touoüpinambaouls*. Finalement assurant ceux qui aiment mieux la verité dite simplement que le mensonge orné et fardé de beau langage, qu'ils trouvent les choses par moy proposées en ceste histoire n'est

1. *C'est à dire de veuë et d'experience* est une addition de Léry. La redondance de la formule souligne la valeur que Léry accorde à « l'autopsie » ou « vue par soi-même ». Sur ce point, s'accorderait assez bien avec son adversaire Thevet, toujours soucieux de rappeler ses états de service dans les pays lointains. On verra plus loin la limite de cette rencontre.

2. *Rien par escrit* : le témoignage de Thevet, on le voit, est passé aux profits et pertes. Quant au récit de Hans Staden, publié en 1557, la même année que les *Singularitez* de Thevet, Léry, qui ne lit pas l'allemand, n'en aura connaissance qu'en 1586. Voir ci-après le ch. XXII, variante.

3. *Environ un an* : une dizaine de mois en fait, du 7 mai 1557 au 4 janvier 1558. En se refusant à parler de « toute l'Amerique en general », pour se cantonner à la description particulière de « l'endroit » qu'il a visité, Léry se pose en *topographe*, et non pas en *cosmographe* comme Thevet. En ce qui concerne l'annonce directe de Montaigne, qui, au début du chapitre « Des Cannibales », condamne l'outrecuidance des cosmographes et appelle de ses vœux, au rebours, « des topographes qui ne fissent narration particulière des endroits où ils ont esté » (*Essais*, I, 31, éd. P. Villey, Paris, P.U.F., 1965, p. 205). Lors de la publication de Montaigne, en 1580, expose ce programme, celui-ci vient d'être exactement rempli deux ans plus tôt par Léry.

seulement veritables, mais aussi aucunes, pour avoir esté cachées à ceux qui ont precedé nostre siecle, dignes d'admiration : je prie l'Eternel, auteur et conservateur de tout cest univers, et de tant de belles creatures qui y sont contenues, que ce mien petit labeur reussisse à la gloire de son saint nom, Amen.